

*Pensée économique et théories contemporaines*, par ANDRÉ PIETTRE. Un vol., 4½ po. x 7¼, broché, 517 pages — LIBRAIRIE DALLOS, 11, rue Soufflot, Paris, 1959

Bernard Bonin

Volume 36, Number 4, January–March 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1001584ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1001584ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (print)

1710-3991 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bonin, B. (1961). Review of [*Pensée économique et théories contemporaines*, par ANDRÉ PIETTRE. Un vol., 4½ po. x 7¼, broché, 517 pages — LIBRAIRIE DALLOS, 11, rue Soufflot, Paris, 1959]. *L'Actualité économique*, 36(4), 767–769.  
<https://doi.org/10.7202/1001584ar>

**Pensée économique et théories contemporaines**, par ANDRÉ PIETTRE. Un vol., 4½ po. × 7¼, broché, 517 pages. — LIBRAIRIE DALLOZ, 11, rue Soufflot, Paris, 1959.

La science économique est, depuis longtemps, l'objet de sévères critiques. Encore de nos jours, des symptômes de mécontentement et une inquiétude de plus en plus grande se manifestent au sujet de l'état actuel et du développement récent de cette discipline. Ce phénomène peut paraître, à première vue, paradoxal si l'on considère que depuis trente ans, la science économique a accompli des progrès remarquables dans la voie qu'elle aurait dû suivre depuis déjà longtemps, c'est-à-dire vers une orientation plus pratique. Cette évolution a cependant provoqué deux réactions inverses. Certains auteurs, comme James, y ont vu la manifestation d'une vitalité encourageante. D'autres par contre, se sont émus des contradictions, des subtilités et finalement de l'inefficacité fréquente d'une pensée plus soucieuse d'elle-même que de la réalité; si bien qu'on en est arrivé à parler d'une « crise de la pensée économique ».

Un examen du passé de la science économique nous révèle rapidement que de telles critiques ne sont pas dépourvues de tout fondement. En effet, comme le dit l'auteur, « autant la pensée économique s'est révélée féconde quand elle s'est penchée sur les faits, autant elle est demeurée stérile quand elle s'est complue dans des 'raffinements byzantins' d'une abstraction contrôlée ».

L'évolution récente de l'histoire ne dément pas cette affirmation. C'est à partir des faits que des auteurs comme Chamberlin et Stackelberg, pour ne nommer qu'eux, ont pensé à nouveau la théorie des prix en rompant avec un schéma inadapté. C'est aussi à partir des faits que le progrès technique (par Colin Clark) et l'essor démographique (par A. Sauvy) ont été réintroduits dans la science économique.

C'est en considération de problèmes pratiques que Léontieff en est arrivé à présenter un nouveau « tableau économique ». C'est en brisant avec un néo-marginalisme aussi éloigné de la réalité que l'ancien, que la psychologie et la sociologie ont renouvelé les visions de l'échange, de l'inflation, de la répartition. Enfin, c'est en répudiant les constructions abstraites d'un Pareto que nous a été révélée l'importance des faits de structure et de système, des « forces autonomes » et « de domination » et ouverts les vastes horizons d'une histoire raisonnée par des auteurs tels que Schumpeter, Akermann et Perroux — ceci pour ne mentionner que quelques-uns des efforts faits dans le but d'édifier des théories économiques conformes à la réalité —.

Cependant, la tendance à s'évader du réel qui a marqué la pensée économique, particulièrement à l'époque de Walras, et plus tard chez Pareto, n'est pas entièrement disparue. Certains disciples de Keynes, moins cultivés que lui, ont transformé son message par des discussions sans grandeur. Selon le mot de M. Piettre: « On se crut savant parce qu'on était obscur, 'scientifique' parce qu'on s'exprimait en formules ». On avait, et certains économistes ont encore, la manie de tout transformer en équations, quitte à tirer une variable quelconque du néant, lorsque le besoin l'exige. Il n'est donc pas surprenant que la plupart des grands

événements économiques d'après-guerre (Plan Marshall, Plan Schumann, relèvement spectaculaire de l'Allemagne de l'Ouest, etc.) se soient accomplis à l'insu de la théorie économique. Heureusement la science économique a réagi et de louables efforts ont marqué la remontée de la pensée économique du physique à l'humain, des abstractions à l'histoire.

De tels égarements permettent-ils de parler d'une « crise de la pensée économique », et de réclamer, comme certains auteurs l'ont fait, que l'on fasse table rase de toutes les théories traditionnelles et que l'on reparte de zéro? La chose n'est pas du tout certaine. Sans doute faut-il souligner de profondes divergences de méthodes, divergences qui faisaient dire à Koopmans dans son ouvrage intitulé « *Three Essays on the State of Economic Science* » que « la science économique, en tant que discipline scientifique, se tient encore dans les nuages ». D'ailleurs, il n'est pas rare de voir un même auteur, n'être plus d'accord avec lui-même d'un écrit à un autre. Ces difficultés sont communes à toutes les sciences qui doivent chercher leur voie en tâtonnant, en reculant et en avançant.

Certains critiques reprochent à la science économique d'admettre, bien à tort, un déterminisme strict et mécanique des phénomènes économiques. Des auteurs comme Fourastié ont formulé à ce propos des reproches sévères aussi bien à la théorie économique courante qu'à la recherche économétrique. Le professeur Hennipman de l'Université d'Amsterdam a, dans un article intitulé « Critiques récentes de la science économique », et paru dans le *Bulletin d'Information et de Documentation* d'avril 1958, passé en revue les divers reproches que l'on adresse à la science économique. Il a montré que même si certaines critiques se révèlent parfois justifiées, d'autres s'appuient sur des données fausses et perdent ainsi toute valeur. Ces objections se résument souvent dans ce reproche que la science économique ignore l'homme réel. Si cette affirmation s'est révélée conforme à la réalité pendant longtemps, elle l'est beaucoup moins maintenant.

De toute façon, il est certain que la science économique traverse une phase difficile de son développement. On lui demande des résultats concrets et pratiques. Ces résultats, elle doit les fournir à une époque de changements profonds dans les structures économiques. Ces modifications créent de nouveaux problèmes pour lesquels les concepts et les schémas traditionnels ne possèdent qu'une utilité partielle. Souvent la science économique ne peut répondre qu'imparfaitement à ce qu'on lui demande. Malgré les difficultés rencontrées et les faiblesses de la science économique, il semble que le mot de crise témoigne d'une interprétation trop pessimiste de la situation réelle. Ce terme de crise laisse une impression d'immobilisme et d'impuissance à innover qui ne correspond pas à la réalité. La lecture de l'ouvrage du professeur Piettre nous fait voir à quelle distance nous nous trouvons de l'*homo oeconomicus* des classiques.

Dans son livre, l'auteur s'efforce d'exposer les faits d'une façon honnête, en reconnaissant les faiblesses de la discipline qu'il pratique, et c'est pourquoi son ouvrage prend une valeur remarquable. Son livre constituerait certainement pour des étudiants un excellent manuel d'histoire de la pensée économique, et de plus, ceux qui seraient portés à méconnaître les progrès qui ont marqué la science

économique, devraient se faire un devoir de lire cet ouvrage. Ils n'y trouveront pas tout, bien sûr. L'auteur a étudié l'évolution de la pensée économique de l'Antiquité à nos jours dans un ouvrage de 517 pages. Il est bien évident que l'étude de certaines théories demeure très superficielle. Cependant tant de faits sont présentés au lecteur que *Pensée économique et théories contemporaines* constitue un instrument précieux de formation.

Bernard Bonin

**The Dollar Problem: A Reappraisal**, par SIR DONALD MACDOUGALL. (Collection «Essays in International Finance», No 35). Un vol., 6 po. x 9, broché, 75 pages. — PRINCETON UNIVERSITY, 1957.

Une réduction sans précédent des réserves d'or américaines en 1958 a déclenché le débat sur la balance des paiements des États-Unis. Le déficit s'est accru davantage en 1959, bien que l'hémorragie d'or ait été sensiblement réduite.

C'est dans ce contexte que vient s'insérer la présente étude. Comme son titre l'indique, elle consiste en une reprise des vues exprimées par l'auteur dans un ouvrage antérieur: *The World Dollar Problem: A Study in International Economics*, publié en 1957.

L'entrée en matière est brusque. L'auteur attaque son sujet sans se préoccuper de définir le plan qu'il entend poursuivre. Dès les premières pages, le lecteur est confronté avec des chiffres, des tableaux, des tendances. Cette façon de faire a l'avantage de fixer l'attention sur des faits concrets et de permettre au lecteur d'exercer son propre jugement sur le problème posé: quelles sont les causes de la détérioration de la balance des paiements des États-Unis et quelles sont les perspectives de redressement à long terme?

Après un examen rapide de l'évolution de la conjoncture internationale, l'auteur essaie d'apprécier, à sa juste valeur, la gravité du déficit de la balance des paiements. Il souligne, en particulier, la raison pour laquelle les États-Unis ont fait peu de cas jusqu'à une période récente du déficit en question. Ce dernier était une excellente chose en soi: il permettait à l'étranger de reconstituer ses réserves. Il faisait aussi l'objet d'une politique délibérée de la part des Américains; leur situation solide leur permettait de continuer leur aide économique, de maintenir leurs importations et de tolérer la discrimination à l'égard de leurs exportations. Cette attitude, affirme Sir MacDougall, est à l'honneur des Américains.

L'auteur procède ensuite à l'analyse d'une question fort controversée aujourd'hui. Les États-Unis se sont-ils en effet exclus du marché mondial par la pratique de prix trop élevés?

Plusieurs sens sont attachés à cette question. Les prix et les coûts aux États-Unis ont-ils augmenté plus rapidement qu'à l'étranger? L'auteur montre à quel point il est difficile de répondre à cette question: la seule preuve chiffrée qu'on puisse en donner provient de la comparaison d'indices de prix qui sont le plus souvent élaborés de façon différente dans chaque pays.